

n'obtiendrait rien de lui qui pût blesser son devoir et sa conscience.

Reinhold l'entraîna par la main, sans répandre un seul mot; ils s'enfoncèrent tous deux dans les taillis, marchant d'un pas pressé. Jusqu'à une éclaircie du bois, où Reinhold donna un coup de sifflet qui fut répété par tous les échos. On vit aussitôt accourir, de toutes parts, comme par enchantement, une multitude de figures sauvages qui se formèrent en cercle à quelque distance, à la lueur de flamboux de résine, dont la clarté rougeâtre faisait étinceler d'un éclat sinistre les canons de carabine. Une de ces figures, s'adressant à Reinhold, désigna Tony, en disant : — N'est-ce point là, capitaine, le nouveau compagnon que vous vouliez nous amener ?

— C'est lui-même, répondit Reinhold; ne perdons pas une minute, et marchons !

Rien ne saurait peindre la stupeur de l'honnête garde ainsi pris au piège. Il éclata en reproches amers contre la perfide de Reinhold. Mais le chef des bandits ne répondit à ces plaintes qu'en le menaçant d'envoyer une partie de sa troupe incendier sa maison, et tuer sa femme et son fils, s'il hésitait encore à obéir. Tony ne voyant d'autre parti possible que la soumission, se résigna, non sans se promettre d'épier la première occasion de s'évader, pour aller dénoncer les malfaiteurs à la justice.

Le projet du chef de la troupe était de corrompre et de mettre au pillage la ferme d'un riche propriétaire, située à l'entrée de la forêt, et dont l'éloignement de tout voisinage, rendait la surprise plus aisée. On se mit en marche en silence et par des sentiers détournés. Les bandits se divisèrent pour attaquer la ferme de deux côtés à la fois. Tony avec quelques hommes sûrs, chargés de le surveiller, fut placé en vedette sur la route. L'assaut fut donné avec vigueur, et les assaillants, après une courte résistance, pénétrèrent dans l'habitation. Mais un valet de la ferme, qui avait miraculeusement échappé au carnage, parvint à travers champs jusqu'au plus prochain village, où il porta la nouvelle du désastre. Aussitôt les habitants prirent les armes. Le tocsin sonna, et tous les campagnards vinrent au secours de la ferme, que les bandits commençaient à incendier. Une lutte effroyable s'engagea de part et d'autre. A la lueur des coups de feu, qui formaient un roulement lugubre, Tony reconnut avec effroi parmi les paysans plusieurs forestiers du comte de Fulda. Les brigands, accablés par le nombre, firent retraite en bon ordre. Leur chef Reinhold protégeait l'arrière-garde; chaque coup de sa carabine abattait un de ses adversaires; mais il finit par tomber lui-même, atteint d'une balle à la jambe, et les forestiers

de Fulda allèrent s'emparer de lui, lorsque Tony s'élança, comme entraîné par un pouvoir irrésistible, et l'emporta dans ses bras à travers les bois, avec une rapidité prodigieuse. Lorsqu'ils furent assez loin pour ne plus craindre d'être poursuivis, Reinhold pria Tony de le jeter à terre sur la mousse; il se croyait ostroïte, mais lorsque Tony visita la plaie, il reconnut que ce n'était que l'égratignure produite par une balle morte. Un simple pansement suffit pour alder Reinhold à se soutenir, appuyé sur le bras de son compagnon dont il dirigeait la marche jusqu'à un carrefour de la forêt qui avait été désigné pour servir de point de ralliement en cas d'échec. Il fit entendre alors un sifflement prolongé, auquel répondirent d'autres sifflets, et peu d instants après, tous ceux qui n'avaient pas péri dans le combat, se trouvèrent réunis autour de leur chef. En apprenant le développement de Tony, ils le comblèrent de félicitations, que celui-ci recevait avec une morne stupeur, et comme un homme écrasé par le rôle odieux que la force venait de lui faire jouer.

Lorsque toute sa troupe fut ralliée, Reinhold procéda au partage du butin. Puis il dit à Tony : — Tu peux retourner auprès de ta femme et de ton enfant, puisque tu n'as pas assez de bon sens, pour faire ta fortune en restant parmi nous. Dès demain, nous aurons quitté la contrée, et tu ne seras pas inquiété à cause de nous; mais il est juste qu'avant de nous séparer, tu touches la part des profits de l'expédition. Prends donc cette bourse, et ne m'oublie pas, car, l'an prochain, nous nous reverrons.

— Dieu me garde, s'écria Tony, de recevoir ton or maudit! Tu m'as entraîné par la violence au milieu de tes complices; et je n'accepte pas la responsabilité de tes forfaits. Je pars, et je garderai le secret de ce qui s'est passé entre nous; mais je te jure que si un seul meurtre, un seul vol se commet sur les terres de Fulda, je révélerai ton nom à la justice du district.

En l'entendant parler ainsi, les bandits voulaient se jeter sur lui, mais Reinhold les contint. — Laissez, leur dit-il, laissez aller en paix cet imbécile. Va-t'en, mauvais compagnon, et sois prudent, si tu tiens à ta femme et à ton enfant. D'ailleurs, si tu me trahissais, j'ai maintenant le moyen de te créer un compte difficile à régler avec la justice dont tu t'avisés de me menacer.

A ces mots, et sur un signe du chef, deux bandits prirent Tony par dessous les bras, et le conduisirent assez loin, par une foule de sentiers qui se croisaient en tout sens.

Il arriva chez lui, fort tard, exténué de lassitude, et trouva sa femme en proie à la